U.B.C. LIBRARIES

RAMPONEAU,

OU

LE PROCÈS BACHIQUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. SIMONNIN;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 7 Août 1815.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1815

PQ
2428
S74
R34
1815

STORAGE-ITEM
LPC/MN

LPA-D46B

U.B.C. LIBRARY

3

RAMPONEAU,

OU

LE PROCÈS BACHIQUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. SIMONNIN;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 7 Août 1815.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1815

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RAMPONEAU, Marchand de vin....	M. *Lefèvre.*
SUZETTE, sa nièce.....	Mlle. *Cuisot.*
COQUILLARD, ami de Ramponeau..	M. *Potier.*
ARMAND, amant de Suzette.....	M. *Léonard.*
LE JUGE du lieu.....	M. *Tiercelin.*

Plusieurs experts dégustateurs.

Un Garçon Marchand de vin.

La scène est aux Porcherons, près Paris, chez Ramponeau.

RAMPONEAU,

OU

LE PROCÈS BACHIQUE,

Comédie en un Acte, mêlée de Vaudevilles.

Le Théâtre représente une Salle de Cabaret; çà et là plusieurs petites tables, des tabourets, des bancs; sur une des tables, du papier et tout ce qu'il faut pour écrire; à la gauche de l'acteur, un cabinet, dont la croisée se trouve vis-à-vis le Public; il y a des barreaux à cette croisée; la porte d'entrée du cabinet, donne en face des coulisses de gauche.

SCENE PREMIERE.

RAMPONEAU, SUZETTE.

RAMPONEAU.

Eh, bien Suzette!

SUZETTE, *gaîment.*

Eh bien, mon oncle! . .

RAMPONEAU.

Tu vois, où nous sommes réduits!.. des confrères jaloux de ma prospérité, m'ont accusé d'avoir frelaté mon vin.

SUZETTE.

Oui, mais vous vous défendrez devant les juges.

RAMPONEAU.

En attendant, grâce aux envieux, voilà ma cave sous le scellés... ma salle jadis remplie de joyeux buveurs! cette salle qui retentissait de refrains bachiques! . . (*soupirant*) la voilà! . . triste! déserte! . . plus d'écho.

SUZETTE, *partant d'un éclat de rire.*

Ah! ah! ah! . . pardon, mon oncle! . . vous connaissez mon caractère; il faut que je rie de tout.

RAMPONEAU.

Mais fais donc attention à ce qui m'arrive! . .

Air : *Du cabaret.*

Joyeux buveurs venaient sans cesse
Chanter ici refrein nouveau ;
Et le temple de l'allégresse
Etait ouvert chez Ramponneau ;
Ils entraient gais, ils sortaient ivres,
Mais, hélas ! un fatal arrêt
A la gaîté coupa les vivres,
Quand il ferma mon cabaret.

SUZETTE.

Je ne vois pas qu'il y ait de quoi s'affliger dans tout çà.

AIR : *Du vaud. de l'Ecu de six francs.*

Selon vous aux maux de la vie
Le meilleur remède est le vin ;
Si vous en croyiez votre envie
Vous en boiriez soir et matin.
Ainsi vous ne devez pas croire
Qu'en gardant vot' vin vous perdez ;
Puisqu'enfin moins vous en vendez
Et plus il vous en reste à boire.

RAMPONEAU.

Joli principe ! . . mais ce n'est pas en le suivant que je t'amasserai ta dot.

SUZETTE.

Je puis m'en passer, M. Arnaud ne regarde pas à la fortune.

RAMPONEAU.

Monsieur Armand, M. Armand. . . tu ne peux pas l'épouser ; un homme que je n'ai jamais vu. . .

SUZETTE.

Vous êtes l'ami de sa famille. . . vous savez que c'est sous les yeux de sa mère, chez qui j'ai été passer un mois, que j'ai fait la connaissance de ce jeune homme.

RAMPONEAU.

Mais, qu'a-t-il donc pour te plaire ? pourquoi l'aimes-tu ?

SUZETTE

Air : *Du vaud. des Maris ont tort.*

Vous demandez pourquoi je l'aime
Et pourquoi son image est là. . .
Mais mon embarras est extrême
Pour vous répondre à tout cela.
Celui que notre cœur préfère
Nous entraîne, et l'on suit sa loi ;
On sait d'abord qu'il doit nous plaire
Et puis après on sait pourquoi.

RAMPONEAU.

Tout çà ne vaut pas M. Coquillard ! . . il va arriver ce matin.

SUZETTE.

Je le sais bien. (*à part.*) Armand en est prévenu, et j'espère qu'il viendra aussi.

RAMPONEAU.

Il a su l'embarras où je me trouve ; je lui ai envoyé tous mes papiers, et il accourt pour défendre ma cause.

SUZETTE.

Je ne savais pas que M. Coquillard fut avocat.

RAMPONEAU.

Monsieur Coquillard est tout ce qu'il veut être, entendez-vous, mademoiselle ; avocat, procureur, notaire, agent de change, agent d'affaires, agent de tout, quoi. . .

SUZETTE.

Oui, de ces intrigans comme il y en a tant.

RAMPONEAU.

Aujourd'hui, il vient intriguer pour l'amitié. . . Ce n'est pas votre petit M. Armand qui serait capable de ce dévouement.

SUZETTE, *à part.*

S'il savait qu'il doit venir ici aujourd'hui, sans se faire connaître.

RAMPONEAU.

Mon vieil ami, que d'obligation je lui aurai quand il arrivera.

SUZETTE.

Et moi quand il partira.

RAMPONEAU.

Vous l'épouserez ou vous direz pourquoi.

SUZANNE.

Je vas vous le dire tout de suite.

AIR : *Je suis bien surpris qu'à votre âge.*

Préférant leurs cliens aux dames,
Les avocats sont, par métier,
Occupés très-peu de leurs femmes,
Et beaucoup de leur plaidoyer,
Tous ces grands parleurs, qu'on admire
Pendant que Thémis tient sa cour,
Bien souvent n'ont plus rien à dire
Quand ils sont à la cour d'amour.

SCENE II.

Les Mêmes, COQUILLARD, un Garçon Md. de Vin.

LE GARÇON MD. DE VIN.

Monsieur, il y a là un particulier qui se nomme M. Coq ..

RAMPONEAU.

Comment M. Coq...

LE GARÇON Md. DE VIN.

Non, c'est M. Coquille. . .

RAMPONEAU.

Coquillard sûrement, imbécille. . . c'est M. Coquillard, je vais au devant de lui.

(*Le garçon prend le paquet de Coquillard, le porte dans le cabinet et sort.*)

COQUILLARD.

Monsieur Ramponeau, Md de Vin ?

RAMPONEAU

C'est moi, ne me reconnaissez-vous pas ?..

COQUILLARD

Eh ! c'est vrai ! . . c'est M. Ramponeau ! attendez-donc que je vous regarde bien. . . savez-vous que vous êtes furieusement engraissé, avec votre permission.

RAMPONEAU.

D'ailleurs quand il y a deux ans qu'on ne s'est vu. . .

COQUILLARD.

Çà ne serait pas une raison pour ne pas nous reconnaître, parce que nous nous sommes toujours écrit.

RAMPONEAU.

Permettez que je vous présente ma nièce.

COQUILLARD.

Ah ! mademoiselle, pardon ! je ne vous avais pas apperçue.... (*Il tire un bouquet de sa poche.*) Agréez que je vous offre un bouquet qui vient du département de l'Aisne, dont le chef-lieu est Laon.

RAMPONEAU.

Il est un peu fané.

COQUILLARD.

Air : *Il a fait un voyage.*

Je conviens qu'aux yeux des amours
Ce bouquet n'est pas sans reproche ;
C'est qu'en diligence deux jours
Je l'ai conservé dans ma poche.
Après tout c'est égal,
Convenez, au total,
Si le présent est mince,
Que ces fleurs-là ne sont pas mal
Pour des fleurs de province.

SUZETTE, *saluant.*

Monsieur... (*à part.*) Il me fait souffrir.

COQUILLARD

Souffrez... que je vous.... (*Il va pour l'embrasser.*)

SUZETTE, *se reculant.*

Monsieur....

COQUILLARD.

Je voulais vous embrasser... Je croyais que ça m'était permis, avec votre permission.

SUZETTE.

Monsieur...

COQUILLARD, *à Ramponeau.*

Mon ami, je vous en félicite, mademoiselle votre nièce est charmante.

RAMPONEAU, *à Suzette.*

Monsieur te fait des complimens... réponds donc...

SUZETTE, *à Coquillard.*

Monsieur....

COQUILLARD, *à Ramponeau.*

Dites donc : voilà quatre fois qu'elle me dit monsieur ; il paraît qu'elle ne manque pas d'esprit. Est-ce qu'elle ne sait dire que monsieur ?

RAMPONEAU.

Oh ! non... c'est la timidité.

Elle est par trop timide, avec votre permission. (*à Suzette, d'un air bien fâché.*) Il me semble, mademoiselle, que vous me faites un accueil bien froid.

SUZETTE.

Moi, monsieur ? je ne vous fais pas d'accueil... du tout.....

COQUILLARD, *toujours fâché.*

Si vous ne voulez pas de ma main, il faut le dire : je n'en suis pas embarrassé, allez... je saurai bien où la placer.... Je ne suis pas de ces gens qui ne savent que faire de leurs mains...

RAMPONEAU.

Je vous en prie, ne faites pas attention...

COQUILLARD.

J'en aurais une douzaine, qu'elles ne me gêneraient point...

RAMPONEAU, *à Suzette.*

Rentrez dans votre chambre, mademoiselle. (*à Coquillard.*) Vous savez ce que c'est qu'une jeune personne...

COQUILLARD.

Voulez-vous que je vous dise pourquoi je lui déplais ?.... tenez, c'est tout bonnement parce que je suis en voyageur ; que je n'ai pas cette tenue....

RAMPONEAU.

Vous croyez ?

COQUILLARD.

Je sais ce que c'est que les jeunes filles. Si j'avais été bien paré, poudré, frisé, tiré à quatre épingles, je l'aurais attachée; vous entendez bien que... (*il lui parle bas.*)

SUZETTE, *à part.*

Oh! la bonne idée! voilà le déguisement d'Armand tout trouvé. Je vais l'envoyer prévenir.

COQUILLARD.

Mademoiselle, je.... (*Suzette fait une révérence, et va pour sortir.*) Il paraît qu'elle ne dira rien; c'est son dernier mot.

SUZETTE, *revenant.*

Ne vous trompez pas sur mon motif, au moins... Pour qu'une femme soit muette, il faut qu'elle ait de fortes raisons....

(*avec volubilité.*)

AIR : *Une fille est un oiseau.*

N'ayant rien en ce moment
D'agréable à vous apprendre,
Je croyais me faire entendre
Par un silence prudent,
Cela devait me suffire;
C'était assez vous instruire.
Lorsque parler sans rien dire
Est l'habitude des sots;
Moi je fais tout le contraire,
Car il vaut bien mieux se taire
Que parler mal-à-propos.

(*elle sort.*)

COQUILLARD.

La voilà partie. Elle sait rattrapper le tems perdu.

SCENE III.

RAMPONEAU, COQUILLARD.

RAMPONEAU.

Ecoutez : je ne veux pas dissimuler avec vous; vous êtes raisonnable. Que diable! un avocat est un homme à qui l'on peut parler.

COQUILLARD.

Oui, quand il en laisse le tems.

RAMPONEAU.

Voici en deux mots la cause de sa froideur. Elle a été passer à Dijon un mois chez une de mes belles-sœurs qui a un fils....

COQUILLARD.

Ceci est moins amphibologique. Je vois ce que c'est. Les

jeunes gens se sont vus, ils se sont convenus, ils se sont plu.. Je ne m'étonne plus... Au surplus....

RAMPONEAU.

Voilà ce que c'est.

COQUILLARD.

Autorisez-moi seulement à veiller à ce que votre nièce ne reçoive point de lettres du jeune homme, et à ce qu'elle ne lui écrive point.

RAMPONEAU.

Vous le desirez ?

COQUILLARD.

Oui; voilà ce qu'il faut que vous me permettiez, avec..... votre permission...

RAMPONEAU.

Eh bien.... soit... je vous donne carte blanche.... Faites tout ce que vous voudrez... pourvu que vous me fassiez gagner mon procès...

COQUILLARD.

Ne vous inquiétez pas...

RAMPONEAU

Voici le cabinet que je vous ai destiné; vous avez aussi la jouissance de cette salle. Je veux que vous y soyez comme chez vous absolument.

COQUILLARD.

Vous êtes trop bon.

RAMPONEAU.

Je vais rendre une petite visite à mes juges. N'oubliez pas que c'est aujourd'hui à deux heures précises que la cause sera appelée.

COQUILLARD.

Soyez donc tranquille, je suis prêt; j'ai des moyens foudroyans contre votre partie adverse, et je la terrasserai avec... avec votre permission.

RAMPONEAU.

Ah ! ça, mais je fais une réflexion: il y a quelque chose qui doit vous gêner pour plaider... vous avez un tic... avec votre permission.

COQUILLARD.

Ah ! oui, j'ai un tic, mais j'ai le tact : vous êtes bien sûr de votre affaire; quand vous m'entendrez à l'audience, vous pourrez dormir sur les deux oreilles.

RAMPONEAU.

Allons, je me repose sur vous, et vais trouver mes juges...

AIR : *du Méléagre Champenois.*

Aller, venir est bien nécessaire
Lorsque du but on veut se rapprocher ;
Et quand on prend à cœur une affaire,
Il faut courir pour la faire marcher.

COQUILLARD.

L'art de séduire est un puissant réfuge,
Qui peut souvent nous conduire au succès ;
Et finement il faut gagner son juge
Pour être sûr de gagner son procès.

ENSEMBLE.

Aller, venir, etc.

SCENE IV.

COQUILLARD, *seul.*

Débarrassons-nous de ces papiers. (*il les pose sur la table à écrire.*) Ce pauvre Ramponeau ! où diable s'est-il attiré un pareil procès ! lui qui passait aux Porcherons pour faire le meilleur vin de tout Paris !... Ah ! ça, puisqu'il m'a donné ce cabinet, allons-y commencer ma toilette ; car il faut, coûte qui coûte, que je triomphe de mon rival, et que sous huit jours j'emmène ma femme dans la ville de Laon, mon pays natal.....

AIR : *Pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! pan !*

Laon ! laon ! laon ! laon ! laon ! laon ! laon !
Pour toi quel bonheur précoce !
Ce mariage excellent
Rendra ton nom plus brillant.
Laon ! laon ! laon ! laon ! laon ! laon !
Le jour charmant de ma noce
Charmera d'après mon plan
Tout laon, laon, laon, laon, laon, laon.

Allons commencer ma toillette. (*il entre dans le cabinet.*)

SCENE V.

SUZETTE, *seule.*

Il n'y a plus personne... tant mieux. Le singulier personnage que ce M. Coquillard !... Et je consentirais à prendre un pareil mari ! oh ! jamais !

AIR : *du vaud. de la Partie carrée.*

Si l'on pouvait par un' loi moins sévère
Accepter plus d'un épouseur ;
Tous n'auraient pas besoin de plaire ;
L'un aurait la main, l'aut' le cœur :

Mais puisqu'hélas ! le sort trop économe
Veut qu'un mari pour nous soit tout,
C'est bien le moins, n'épousant qu'un seul homme,
Qu'il soit de notre goût.

Ah ! ça, notre vieille servante a bien été prévenir Armand; mais dans le cas où je ne pourrais pas lui parler, il est bon que je tienne une lettre toute prête pour l'instruire de ce qu'il doit faire. Voyons, écrivons-lui deux mots. (*Elle écrit et se dicte tout haut.*)

« Mon cher Armand,

« Il n'y a pas un moment à perdre. Allez trouver le juge du » lieu; il vous dira le danger où se trouve mon oncle; vous avi- » serez aux moyens de le servir : ma main est à ce prix. Je me » repose sur votre intelligence..... »

SCENE VI.

SUZETTE, COQUILLARD, *en peignoir, ayant sa perruque à moitié défrisée.*

COQUILLARD, *sortant du cabinet.*

Je savais bien que j'avais entendu quelqu'un.

AIR : *Folie et Raison.*

Que vois-je ? c'est Suzette !
Ecoutons ses discours...

SUZETTE, *écrivant toujours.*

Ici mon cœur répète
Ce qu'il pense toujours.
Seul ami que ma voix implore,
Qu'en vain de ces lieux on proscrit,
O toi que j'aime, que j'adore...

COQUILLARD, *à part.*

Ce n'est pas à moi qu'elle écrit. (*bis*)

ENSEMBLE.

SUZETTE.	COQUILLARD.
Ami, que je regrette,	Ah ! perfide Suzette !..
Ah ! crois à mes discours;	Si j'en crois ses discours,
Car sans toi, pour Suzette	L'amant qu'elle regrette
Il n'est pas de beaux jours.	L'intéresse toujours.

SUZETTE, *surprise.*

Ah ! mon dieu ! (*elle cache sa lettre dans un cahier manuscrit.*)

COQUILLARD.

Ah ! pardon, mademoiselle, je vous dérange....

SUZETTE.

Moi... point du tout... je...

COQUILLARD.

Vous écriviez...

SUZETTE, *embarrassée.*

Moi ! monsieur !

COQUILLARD.

AIR : *Mon galoubet.*

C'est un poulet (*bis.*)
Je vous le dis sans amertume,
A votre âge ! fi ! que c'est laid !
De deviner j'ai la coutume,
Et je l'ai vu rien qu'à la plume,
C'est un poulet. (*bis*)

SUZETTE.

Je n'écrivais pas .. je... je lisais la procédure de mon oncle...

COQUILLARD.

C'est que les papiers de votre oncle sont les miens, avec votre permission...

SUZETTE.

Oui... mais vous n'allez pas encore...

COQUILLARD.

Au contraire, vous me faites penser qu'il faut que je les revoie....

SUZETTE, *à part.*

Allons, je suis prise !

COQUILLARD.

Eh ! mais, voici une pièce que je ne connaissais pas.....
(*Il lit la lettre.*)

SUZETTE.

Ce n'est pas une pièce du procès...

COQUILLARD.

Que vois-je ! Comment, mademoiselle, avec cet air candide, ces yeux doux, vous écrivez des billets doux !... Vous ne savez donc pas que la bienséance, les convenances vous le défendent, avec votre permission. Mais, rassurez-vous, je n'en dirai rien à votre oncle.

SUZETTE, *à part.*

Allons en écrire une autre.

COQUILLARD.

D'ailleurs, je vois votre repentir. Je ne vous dissimule pas que cet écrit vous fait bien du tort dans mon cœur, où vous étiez gravée avant la lettre.

AIR : *D'un époux jaloux.*

Ah ! voyez ma délicatesse !
Je ne dirai rien du billet ;
Quand je vous promets le secret,
Promettez-moi de la tendresse :
Promettez-moi de la froideur
Pour celui qui cherche à vous plaire...

SUZETTE.

Je vous le promets de bon cœur. (*bis.*)

COQUILLARD.

Ah ! c'est charmant.

SUZETTE, *à part.*

Mais je me promets le contraire,
Oui, je me promets le contraire.

COQUILLARD.

Vous êtes une petite femme adorable.... tout ce qu'il y a de plus adorable, généralement parlant. (*Pendant qu'il lui baise la main, Armand paraît. Suzette lui fait des signes d'intelligence.*)

SUZETTE, *à Armand, qui est derrière.*

Je vous laisse. Adresse et discrétion. (*Armand lui répond par des signes.*)

COQUILLARD, *à Suzette, qui sort.*

Soyez tranquille... je serai discret et adroit... avec votre.....
(*Suzette sort.*)

COQUILLARD, *déchirant le billet.*

Voilà le poulet fricassé... (*il le déchire seulement en quatre morceaux, qu'il garde dans sa main sans y faire attention.*)

SCENE VII.

COQUILLARD, ARMAND, *déguisé en perruquier.*

ARMAND, *à part.*

Voyons quelle espèce d'homme est mon rival, afin de m'arranger en conséquence.

COQUILLARD.

Qui est là ?

ARMAND.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; je suis le perruquier de la maison ; j'ai appris que vous veniez de descendre ici, et je m'empresse de vous offrir mes petits services.

COQUILLARD.

Ah ! vous êtes le perruquier ?

ARMAND.

Oui, monsieur. Ma foi.

COQUILLAD.

Ma foi j'ai envie de m'en accommoder.

ARMAND.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

J'fais cet état par passion,
Je suis bien né sans qu'ça paraisse;
Je sens qu'dans ma position
J'ai besoin de beaucoup d'adresse.
Pour qu'un perruquier soit connu,
Il faut bien qu'a tout il se prête;
Dans mon état on est perdu
Quand on vient à manquer de tête.

COQUILLARD.

C'est possible; mais vous arrivez un peu tard pour la mienne, avec votre permission; j'ai déjà fait la moitié de la besogne.

ARMAND.

Tant mieux, monsieur, j'aurai plutôt fini...

COQUILLARD.

Ah! ça, vous avez donc beaucoup d'ouvrage?

ARMAND.

A ne m'y pas reconnaître.

COQUILLARD.

Eh bien, mettez-moi seulement quelques papillottes...

ARMAND.

Oui, monsieur. (*il s'y dispose.*)

COQUILLARD.

Après çà, vous irez... où vous voudrez... Qu'est-ce qu'on dit de nouveau dans ce pays-ci, M. le perruquier?

ARMAND.

Ma foi, monsieur, je ne sais pas.

COQUILLARD.

Comment, vous ne savez pas... Par exemple, en voilà du nouveau : un perruquier qui ne sait pas..... Vous devez toujours avoir quelque chose à dire.

AIR : *du vaud. de l'Opéra-Comique.*

Voulant apprendre du nouveau,
Je dois compter sur votre zèle;
Un perruquier est un écho;
Trop heureux quand il est fidèle.
Coureur et conteur par métier,
Tout ce qu'on dit, il le répète;
On interroge un perruquier
Comme on lit la gazette.

ARMAND.

Oui; mais je ne suis pas un perruquier comme un autre.

COQUILLARD.

Ah ! mon dieu ! ils ne sont jamais des perruquiers comme les autres.. Tenez. (*Il lui donne un morceau du billet de Suzette*)

ARMAND, *à part, le prenant.*

Que vois-je ! (*il lit.*)

COQUILLARD.

Des cheveux blancs.... n'est-ce pas ?... je n'en ai pas mal.... On n'est pas toujours jeune.

ARMAND, *lui mettant des papillottes avec d'autre papier.*

C'est vrai. (*à part.*) Ma chère Suzette ! (*haut.*) Donnez, monsieur ; je suis très-pressé. (*il lui prend tous les morceaux du billet.*)

COQUILLARD.

Doucement donc !

ARMAND, *à part.*

Lisons vîte. (*il lit.*)

COQUILLARD.

Eh bien, que diable faites-vous donc ?

ARMAND.

Ah ! c'est que je lis...

COQUILLARD.

Je lie... je lie.... (*il tâte ses cheveux par derrière.*) Plus bas donc..... Prenez donc garde; vous me tirez les cheveux, avec votre permission.

ARMAND.

Ah ! pardon !

COQUILLARD.

Ah ! ça, où est-il donc ?... (*Il cherche à voir ce que fait Armand, se retourne, et l'aperçoit lisant.*) Il a l'air de reconnaître l'écriture. Assurons-nous de lui. (*Armand cherche à s'évader.*) Eh bien, M. le perruquier, est-ce que c'est fini ?

ARMAND.

Oui, monsieur.... oui... je.... (*à part.*) Courons vîte auprès des juges. (*il va pour sortir.*)

COQUILLARD, *se levant.*

Où allez-vous donc ? (*Il court se mettre devant la porte et barre le chemin à Armand.*)

ARMAND.

Je vais... je vais... je vais chercher le fer.

COQUILLARD, *le regardant avec défiance.*

Comment, chercher le fer !... vous ne m'avez seulement pas mis de papillottes.

ARMAND.

Pardonnez-moi, monsieur, vous êtes très-bien...

COQUILLARD, *l'ayant observé.*

Je suis très-bien, je suis très-bien..... je sais bien que je ne suis pas mal. (*il l'attire auprès du cabinet.*)

ARMAND, *auprès du cabinet.*

Je vous assure que....

COQUILLARD.

Tenez, donnez-moi le miroir qui est dans ce cabinet.

ARMAND.

Dans ce cabinet?

COQUILLARD.

Oui, dans le fond; il y a un miroir.

ARMAND.

Je n'en vois pas.

COQUILLARD.

Je vous dis dans le fond. (*Armand entre dans le cabinet, Coquillard ferme la porte et ôte la clef.*) Ah! ah! mon petit monsieur, j'espère que c'est moi qui vous ai mis dedans, avec votre permission.

ARMAND, *dans le cabinet, à la croisée.*

Monsieur, ouvrez, ou vous aurez affaire à moi.

COQUILLARD.

Je ne vous crains plus. (*gaiment.*) Ah! ah! monsieur le perruquier, qui n'êtes pas un perruquier comme un autre...

ARMAND.

Vous êtes bien heureux que je ne veuille pas faire d'esclandre?....

COQUILLARD, *riant.*

Faites tout ce que vous voudrez, allez; ça m'est égal. Ah! vous n'êtes pas un perruquier comme un autre...

SCENE VIII.

COQUILLARD, SUZETTE, ARMAND, *dans le cabinet.*

COQUILLARD, *ne voyant pas Suzette.*

L'heure s'avance. Achevons vite ma toilette; repassons mon plaidoyer, et courons à l'audience (*il achève sa toilette.*)

SUZETTE, *à part.*

Est-il possible? Armand se serait laissé prendre!....

COQUILLARD.

Revoyons rapidement mon mémoire. (*il va prendre son mémoire qui est sur la table; il y pose la clef du cabinet.*)

SUZETTE, *apperceevant Armand.*

Il est enfermé! que faire? (*elle apperçoit la clef du cabinet sur la table.*) Ah!...

AIR : *Du Poète satyrique.*

COQUILLARD, *lisant son mémoire*

Ramponeau fit bien de me prendre,
Il est heureux de me trouver !
Et si l'on consent à m'entendre,
Je suis bien sûr de le sauver.

ARMAND, *à la croisée du cabinet.*

Je ne sais trop quel parti prendre,
De ces lieux comment m'esquiver !
Si Suzette pouvait m'entendre,
Je serais sûr de me sauver !

SUZETTE, *à l'entrée de la coulisse, vis-à-vis le cabinet.*

Je ne sais trop quel parti prendre !
Comment pourra-t-il s'esqniver ?
Si je pouvais m'en faire entendre,
Je tâcherais de le sauver.

COQUILLARD.

De moi le succès doit dépendre...

SUZETTE.

Armand ne plaiderait donc pas ! . .

ARMAND.

Amour, dieu malin, vient m'apprendre
Comment on sort d'un mauvais pas.

SUZETTE.

Essayons. (*Pendant que Coquillard est sur le devant de la scène, elle va porter la clef à Armand, par la croisée.*)

COQUILLARD, *lisant toujours son mémoire.*

Je suis très-content de mon plaidoyer... oui.... je commence à voir clair dans cette affaire.... à présent, j'en ai la clef.

ARMAND, *prenant la clef.*

Et moi aussi...

Ensemble.

ARMAND.

C'est le parti qu'il fallait prendre
En ce moment pour s'esquiver...
Dès que Suzette a pu m'entendre,
J'étais bien sûr de me sauver.

SUZETTE.

C'est le parti qu'il fallait prendre,
Sans crainte il pourra s'esquiver !
Des que j'ai pû m'en faire entendre,
J'étais sûre de le sauver.

COQUILLARD.

Ramponeau fit bien de me prendre, etc.

COQUILLARD, *finissant de lire.*

C'est bien ça..... c'est parfaitement ça..... Mon homme est sauvé !...

SCENE IX.

SUZETTE, COQUILLARD.

COQUILLARD, *appercevant Suzette.*

Allons, voilà la petite qui vient par ici, à présent; et l'autre qui est là... (*Il est très-intrigué. A part, éloignant Suzette du cabinet.*) Tâchons de l'éloigner.

SUZETTE, *à part.*

Tâchons de le retenir, pour qu'Armand ait le tems d'arriver.

COQUILLARD.

Ah! c'est vous, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

Je vous cherchais, M. Coquillard. J'ai à vous parler longtems.

COQUILLARD, *à part.*

Oh! diable! (*haut.*) Comment, mademoiselle, je serais assez heureux!...

SUZETTE.

Oui, j'ai une infinité de choses à.... (*à part.*) Que lui dire? (*Elle y réfléchit.*)

COQUILLARD.

Venez donc de ce côté. (*il l'éloigne du cabinet.*) Nous serons beaucoup mieux...

SUZETTE.

Je voulais vous demander..... si .... si vous savez où l'affaire se plaide....

COQUILLARD.

Parbleu, ici, à deux pas, chez le juge du lieu, je pense.

SUZETTE, *à part.*

Donnons-lui le change. (*haut.*) Vous n'y êtes pas.

COQUILLARD.

Je le sais bien; mais avec votre permission.

SUZETTE.

Gardez-vous bien d'y aller, c'est chez les consuls du commerce, à Paris, qu'il faut vous rendre.

COQUILLARD.

Comment?

SUZETTE.

Sans doute.

COQUILLARD.

Ah! mon dieu, moi qui m'en allais bonnement chez le juge des Porcherons! quel service vous me rendez.

SUZETTE.

Çà vous aurait encore retardé.

COQUILLARD.

Il n'y a pas de doute, je pars car l'heure me talonne. (*à part, toujours intrigué au sujet du cabinet.*) Je ne veux cependant pas les laisser ensemble... que faire ?...

SUZETTE.

Je gage que vous pensez à votre plaidoyer.

COQUILLARD.

Oui... oui... je... Ah çà, vous allez venir, m'entendre.

SUZETTE.

Moi, point du tout.

COQUILLARD.

Comment point du tout ; vous ne pouvez pas vous en dispenser, il faut venir avec votre vieille servante, la mère Catherine, vos garçons Md. de Vin, tout le monde, parce que l'on peut avoir besoin de quelques renseignemens.

SUZETTE, *à part.*

Ayons l'air de dire comme lui.

COQUILLARD.

Et non seulement cela, par interêt pour votre oncle... ce brave homme... c'est sa cause... il y va de son état... de... enfin son vin, c'est son pain.

SUZETTE.

C'est juste.

COQUETTE.

Et puis... (*il prend l'air amoureux.*) pour moi-même.. vous devez... est-ce que vous ne désirez pas m'entendre... me... enfin, au point où nous en sommes... votre cœur doit... indispensablement vous dire... heim ?.. n'est-ce pas que vous viendrez ?

SUZETTE.

Allons, c'est convenu ?

AIR : *Tu n'auras pas, petit Polisson.*

Si vous aimez un peu Coquillard,
Vous conviendrez au moins que l'audience
Vous offre un double intéret, car
A vos égards j'ai bien droit d'avoir part.
Là, vous vous direz,
Quand vous m'entendrez,
C'est lui, quels accens, grand dieu, quelle éloquence !

SUZETTE.

Oui, mon cœur le sent,
D'un fidèle amant,
Les tendres accens,
Doivent charmer nos sens.

COQUILLARD.

Ah! que de bonté! vous allez donc prévenir votre monde et venir tout de suite, tout de suite.....

SUZETTE.

Tout de suite.... Je vais les appeler ; vous pouvez toujours aller devant, nous vous suivons.

COQUILLARD.

Ah! je triomphe!....

Reprise du morceau.

Ensemble.

SUZETTE.

Vous n'aurez pas, monsieur Coquillard,
L'honneur de voir Suzette à l'audience,
J'espère, monsieur Coquillard,
Que pour plaider vous viendrez un peu tard.

COQUILLARD.

Puisqu'enfin vous aimez Coquillard,
Vous conviendrez au moins que l'audience
Vous offre un grand intérêt, car
A vos égards j'ai bien droit d'avoir part.

(*Coquillard sort, elle ferme la porte sur lui.*)

SCENE X.

SUZETTE, *seule à la porte.*

Au revoir, M. Coquillard!.. quel original, je crois qu'il n'est bon à rien, car il se dit propre à tout.

AIR : *Ah! que je sens d'impatience.*

Il parle à chacun le langage
Qui convient à ses intérêts :
Il se mêle de mariage,
Il se mele aussi de procès:
Il vous parle de ventes,
Il vous parle de rentes,
Il vous parle de frais
Et de protets;
Il vous parle aussi d'amourette ;
Puis il singe nos jeunes gens,
Il parle romans
Et beaux sentimens :
Puis f'sant des hélas!
De mes doux appas
Y m'parle tout bas,
Tout bas,
Tout bas,
Tout bas.

Mais, ma pauvre Suzette, quand il parle, tu as beau l'entendre...

Suzette,
Suzette,
Ton cœur ne parle pas. (*ter*)

SCENE XI.

SUZETTE, RAMPONEAU.

RAMPONEAU, *gaîment.*

Bonne nouvelle ! mon enfant ! bonne nouvelle !

SUZETTE.

Eh bien mon oncle, comment çà s'est-il passé ?

RAMPONEAU.

Je vas te le dire... mais où est donc M. Coquillard.

SUZETTE.

Est-ce qu'il n'a pas été vous rejoindre ?

RAMPONEAU.

Ah ! bien oui !... le tribunal l'a attendu plus d'une heure, il est encore à venir... au reste, on s'est fort bien passé de lui.

SUZETTE.

Ah !.. contez-moi donc çà.

RAMPONEAU.

Volontiers... écoute bien...

AIR : *De la Rosière.*

On ouv' la séance
Chacun fait silence,
Le juge s'avance
A pas mesurés ;
Bientôt à sa vue,
On s'lève, on salue,
Il tousse, éternue,
Devant les jurés.
Tout s'organise,
On verbalise,
Il prend sa prise
Et dit gravement :
Messieurs j'propose
Qu'avant tout' chose
Ici la cause
Soit app'lé' haut'ment.
Lors sans plus attendre,
On desire entendre
L'homm' qui doit m'défendre.
Mon pauvre cœur bat,
L'huissier interpelle,
Appelle, rappelle,

Mais malgré son zèle
J'n'ai point d'avocat.
Confus qu'sa peine
Devienne vaine,
Je me démène,
Honteux d'cet éclat;
Incert tude,
Inquiétude,
Sollicitude,
Tel est mon état.
Le dépit m'transporte;
Vingt fois sur la porte
Mon regard se porte,
Point de Coquillard !...
Mais par bonheur comme
L'jug' finit son somme
Paraît un jeune homme
Qu'on fix' de tout' part.
Ce qui m'surpasse,
C'est qu'avec grace,
Il demande en grace
D'être' mon défenseur.
Sa voix s'anime,
Il est sublime,
Bref il s'exprime
Mieux qu'un orateur.
Du jeune homm' qu'on cîte,
On vant' le mérite;
On me félicite,
Je n'ai plus d'souci,
C'est comme un beau rêve,
Mon bonheur s'achève,
Tout le mond' se lève
Et l'audience aussi.

SUZETTE, *à part.*

C'est Armand ! il n'y a pas de doute... (*haut.*) Savez-vous que ce jeune homme là vous a rendu un bien grand service...

RAMPONEAU.

Je t'en réponds ! je m'en souviendrai toute ma vie !

SUZETTE.

Ainsi, mon oncle, tout est donc fini : vous pouvez r'ouvrir votre cabaret ? Je vais...

RAMPONEAU.

Un instant ! un instant ! Le triomphe du jeune homme est d'avoir obtenu que les syndics de la communauté des marchands de vin viennent déguster ma cave.

SUZETTE.

Quoi ! c'est là tout !

RAMPONEAU.

Oui ; mais je suis bien tranquille.... Mes vins sont excellens.

Ah ! ça, les experts me suivent... Tiens, je les entends ; laissenous. Je vais tout préparer, tout arranger.... les tables.... les bancs... (*il arrange.*)

SUZETTE.

J'ai de l'espoir.... Allons donner cette bonne nouvelle à nos habitués. (*elle sort.*)

SCENE XII.

RAMPONEAU, LE JUGE, plusieurs Experts dégustateurs, le Garçon Md. de Vin

RAMPONEAU, *allant au-devant d'eux.*

Les voilà ! .. les voici !... Entrez, messieurs les syndics !..... Ah ! mon dieu, quel moment pour moi... j'en perdrai la tête, c'est sûr. Entrez, messieurs, entrez ; soyez les bien venus.

LES EXPERTS.

AIR : *Montons tous sur cette terrasse.*

Puisqu'en ces lieux on nous appelle ;
Puisqu'enfin l'on nous interpelle ;
De son zèle, (*bis*)
Chacun doit la preuve nouvelle ;
Pour juger nous avons des droits.
Les Baunois,
Et les Champenois,
En vin, je crois,
Peuvent donner leurs voix.

(*Pendant le chœur, tous ont pris place ; le Juge au milieu. Chacun est devant une petite table ronde.*)

LE JUGE.

Messieurs, vous savez tous ce qui nous rassemble ici incidentellement, accidentellement et momentanément ; vous savez, dis-je, que le sieur Grégoire Ramponeau est accusé d'avoir mélangé, dénaturé, falsifié, altéré, et même, si j'ose me servir de cette expression, dénaturé ce qu'il appelle son vin... Mais... Remarquez bien le mais.... Mais..... ainsi que l'a fort bien observé son jeune avocat, il serait aussi injuste de condamner ce vin sans le goûter, que de juger une personne sans l'entendre...

ARMAND.

C'est vrai.

LE JUGE.

En conséquence, deux des experts dégustateurs, par nous nommés, vont descendre dans la cave dudit sieur Ramponeau, et ils en monteront un échantillon de chaque pièce de vin, pour être dégusté en notre présence.

RAMPONEAU.

Je vais conduire ces messieurs.

LE JUGE.

Allez... Un instant... C'est qu'il faut nous entendre tous.

Air : *du Vaud. du Rémouleur.*

Dans l'affaire qui nous occupe,
Ce qui pour nous est d'un grand prix,
Il faut, pour ne pas être dupe,
Mettre en commun tous nos avis.
Lorsqu'un juge en suivant sa tête,
Veut à lui seul trancher sur tout,
Bien souvent il n'est qu'une bête,
Par bonheur nous sommes beaucoup.

SCENE XIII.

Les précédens, excepté RAMPONEAU et les deux Experts.

LE JUGE.

J'aime à croire, chers collègues, que vous êtes suffisamment pénétrés de la gravité de notre mission.

Air : *De la Signora malade.*

L'affaire est d'importance,
Il faut s'en occuper,
Dans cette circonstance
N'allez pas vous tromper.
On peut savourer à long traits
La cause que je vous soumets.
Il faut de la finesse,
De la délicatesse,
Enfin il faut surtout
Prouver qu'on a du goût.

TOUS.

Il faut avoir du goût. (*ter.*)

SCENE XIV.

Les Précédens, RAMPONEAU, *apportant d'une main une cruche, et de l'autre un broc de vin ;* les deux Experts et le Garçon, *apportant des paniers de vin.*

RAMPONEAU.

Voici autant de bouteilles de vin qu'il y en a de sortes dans ma cave.

Air : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Jaloux d'éviter vot' censure,
J'ai pris, pour vous les mettre en main
Les pièces de la procédure
Dans autant de pièces de vin.
Acquittez-moi d'un soupçon grave,
Et prouvez tous, chez Ramponeau,
Qu'vous et's dignes, en jugeant sa cave,
D'être des membres du caveau.

LE JUGE.

Allons, collègues, procédez... procédons.

(Tous sont sur le point de boire, ayant le verre en main.)

RAMPONEAU.

Pardon, messieurs; permettez-moi une réflexion.

LE JUGE.

Parlez.

RAMPONEAU.

AIR : *Armé d'un sceptre.*

De la Vérité, dans un puits,
Nos aïeux ont fixé l'asile;
Mais on sait qu'elle a fait depuis
un changement de domicile.
Songez bien pour que l'équité
Dicte ici votre arrêt sévère,
Qu'en ce moment la vérité
Doit se trouver au fond du verre.

(Le Juge et les Experts boivent, et se consultent tout bas.)

RAMPONEAU.

Eh bien, que dites-vous de ce vin-là?

LE JUGE.

AIR : *A boire, à boire.*

A boire! à boire! à boire!
Messieurs, vous devez m'en croire,
On pourrait se tromper beaucoup
Si l'on jugeait du premier coup.

RAMPONEAU, *leur versant du vin.*

Je vous prends pour arbitres : avec de pareille marchandise devais-je être dénoncé?

AIR : *C'est bien naturel.*

Qu'un confrèr' par jalousie,
M'attaque, me calomnie,
Et me fasse un tort réel...
C'est-y naturel!
Lorsqu'ainsi l'on me tourmente,
Contre une injustic' criante,
J'exige un arrêt formel...

LE JUGE.

C'est bien naturel.

RAMPONEAU.

J'm'en vante.

TOUS, *goûtant le vin.*

C'est bien naturel.
C'est très-naturel.
C'est fort naturel.

RAMPONEAU, *leur versant du vin.*

Rien qu'au bouquet vous devinez le cru. (*ils boivent, et ils commencent à s'égayer.*)

LE JUGE.

AIR : *Verse plein.*

Verse encor,
Encor, encor, encor,
Encor un rouge bord
Pour fixer la justice.
Verse encor,
Encor, encor, encor,
Voici l'instant propice
Où nous tombons d'accord.

ARMAND, *à Ramponeau, pendant que les autres sont en goguettes.*

L'envie a manqué
Son attaque indiscrète,
Ton nom critiqué
Sera plus remarqué;
Et d'un gai pinceau
Nos Téniers de guinguette
Peindront Ramponeau
Assis sur un tonneau.

TOUS, *se levant.*

Verse encor, etc.

LE JUGE.

A présent, nous pouvons juger; nous sommes pleins de notre sujet.

UN EXPERT.

Oui, jugeons.

LE JUGE, *ivre.*

Il faut aller... aux... op... opinions.

UN EXPERT, *ivre.*

Oui, allons... aux op...

(*Ils se forment en peloton les uns auprès des autres; ils se heurtent et font des faux pas; ils sont ivres. Musique pendant ce tableau.*)

LE JUGE.

Sufficit... je vais prononcer le jugement. Ecrivez, greffier.

(*Un greffier écrit.*)

AIR : *Petits Braconiers.*

Tout bien convenu,
Tout bien entendu,
Tout vû, tout revû,
Et surtout tout bû;
Les preuves en main,
Nous jugeons le vin
Et vieux et nouveau

Du sieur Ramponeau.
Bon ! bon !
Bon ! bon ! très-bon !
Exempt de blâme,
Oui, je le proclame,
Bon ! bon !
Bon ! bon ! très-bon !
C'est-là l'arrêt que dicte la raison.

TOUS, *dansant.*

Bon! Bon! etc.

SCENE XV.

Les Précéd. COQUILLARD, SUZETTE, ARMAND, *habillé.*

COQUILLARD.

Ah! ça, mais il paraît que l'on danse, avec votre permission ?....

TOUS, *l'entourant.*

Bon, bon, etc.

COQUILLARD.

Bon, bon, tant que vous voudrez; mais je le trouve mauvais... vous me faites faire des bonds.... (*A Suzette.*) Quant à vous, petite maligne, vous m'avez joué un tour....

ARMAND.

Non, monsieur, c'est moi.

COQUILLARD.

Vous, monsieur, qui êtes-vous, avec votre permission?

ARMAND.

Je suis Armand.

RAMPONEAU.

Armand !

COQUILLARD.

Mais, c'est vous qui m'avez fait... la queue...

ARMAND.

Avec votre permission.

LE JUGE, *ivre.*

Eh ! c'est M. Armand, étudiant en droit.... Eh..... eh bien, comme je vas de travers.

SUZETTE, *à Ramponeau.*

Vous savez, mon oncle, avec quelle chaleur il a plaidé..... vous m'avez dit que vous ne l'oublieriez...

RAMPONEAU.

De ma vie! Et c'est toi que je charge d'acquitter ma dette !

COQUILLARD.

Oui, mais c'est ce que je lui défends, avec votre permission.

LE JUGE.

Comment! comment! vous êtes donc un perturbateur ?

COQUILLARD.

Non; mais le jugement....

RAMPONEAU.

Il est rendu !.... j'ai gagné !.... Ces messieurs ont trouvé mon vin....

COQUILLARD, *chantant.*

Ah!... bon ! bon !... bon ! bon !... très-bon !... Ah! j'y suis....

RAMPONEAU.

Ah! je puis donc r'ouvrir mon cabaret, et vendre mon vin.

COQUILLARD.

Je vous ai toujours dit que vous remonteriez sur l'eau.

LE JUGE.

Je suis fièrement fier de ce jugement-là.

COQUILLARD.

Je parie, messieurs, qu'aucune cause n'a jamais autant flatté le palais.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Vive le vin de Ramponeau.*

Vive le vin de Ramponeau,
Chaque tonneau
Qu'il perce
Est fait pour être distingué,
Et c'est là c'qui vous rend, morgué,
Gai.

RAMPONEAU.

Plus d'un marchand,
En trichant,
Fait aller bien souvent,
Et l'chalant,
Et l'commerce;
Mais comm' mes vins
Sont divins,
Chacun dit
Et redit,
Chaque fois que j'en verse.

TOUS.

Vive le vin, etc.

COQUILLARD, *au public.*

AIR : *du Ménage de Garçon.*

Le jour d'une pièce nouvelle,
Les auteurs ne sont pas contens;
La nouveauté tombera-t-elle?
Ce doute les tient en suspends.
Sur la nôtre, loin d'etre en peine,
Je dis, sans hésitation :
Que sa réussite est certaine...
Avec votre permission.

FIN.

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02256 0541

University of British Columbia Library
DUE DATE

ET-6